

***L'homme en vert**
version longue

25 mars 2009

- Ah, ça n'est pas trop tôt. J'avais demandé qu'on me change de compartiment.
- Voilà monsieur, voilà. Nous vous avons trouvé une cabine individuelle, dans les wagons-lits, en tête du train.
- C'est insensé. Vous avez vu ces gens qui sont dans ce train! Ils sont ... sales, ils sentent mauvais.
- Ce sont des réfugiés.
- On laisse monter n'importe qui
- Ne vous inquiétez pas. Là où on va vous mettre, vous ne serez pas importuné.
- J'espère, parce que j'ai quand même payé cette place assez chère. Et pour mes valises ?
- Elles vont suivre, monsieur, elles vont suivre, ne vous inquiétez pas. J'ai envoyé quelqu'un.

Henri jeta un coup d'oeil circulaire à ce compartiment de seconde soudain envahi par toutes sortes de gens. Il décida de ne prendre que son attaché case de cuir noir, contenant le précieux paquet de stock options, et un sac de cuir fauve, avec son nécessaire de voyage.

Le cheminement dans le couloir fut laborieux. Le train avait dû s'arrêter et, ce qu'on ne fait pas ordinairement, on avait intercalé des wagons de troisième classe entre les secondes et les wagons-lits.

- Les secondes, c'était déjà limite. Mais alors là, c'est le bouquet !

Le couloir était empli de gens qui n'avaient pas pu trouver de places assises et qui s'étaient, par terre. Le sol était d'une saleté repoussante. Une femme, qui s'était assise sur une simple feuille d'un journal étalé, donnait le sein à un de ses enfants. Mais le pire, c'étaient les waters, d'où émanait une odeur pestilentielle.

- Comment des gens peuvent-ils voyager dans des conditions pareilles ? Cela dépasse l'entendement !

Après une enfilade de wagons apparut soudain la perspective rassurante des premières classes, avec de la moquette sur le sol, des parois couvertes de bois vernis et des cuivres correctement entretenus. Sur une plaque on pouvait lire « ne laissez pas les portières jouer avec les enfants ». L'employé s'arrêta, vérifia dans ses papiers et lui désigna un compartiment.

- Ah, enfin !
- Voilà, monsieur, c'est le 69, au bout du couloir.

Le silence qui régnait tranchait soudain avec le bruit infernal des minutes précédentes. Les wagons étaient mieux suspendus. Il y avait l'air conditionné. Les mauvaises odeurs avaient disparu. L'employé ouvrit la porte et lui présenta un wagon lit tout à fait convenable, avec un grand lit, des draps frais, une épaisse couverture écossaise, en laine. Dans un coin il y avait une tablette, à côté d'une porte donnant sur un espace toilette, modeste, mais bien conçu, garni de serviettes blanches, propres, moelleuses, à l'effigie de la compagnie.

- Si vous avez besoin de quelque chose, c'est ce bouton, là.
- Non, non. Ca ira, merci.

Henri entre ouvrit le rideau qui masquait la fenêtre donnant sur l'extérieur du train. L'express filait à un train d'enfer et on ne voyait pas grand chose sauf, dans la nuit, le défilement rapide de poteaux télégraphiques et, de loin en loin, des maisons isolées, dépourvues d'éclairage, qui semblaient délabrées, abandonnées, et dont la présence n'était que fugitivement révélée que par la lumière émanant du train lui-même.

Il ouvrit le petit frigidaire qui était sous la tablette et qui contenait tout un assortiment petites bouteilles, de mignonnettes. Il y avait même un petit container à glaçons. Il décida de choisir une bouteille de Four Roses. Avec un bon whisky on est quand même capable d'oublier pas mal de choses. Il se cala dans le confortable fauteuil et commença à le déguster à petites gorgées.

Le jour s'était levé. Il écarta le rideau de velours qui recouvrait la fenêtre, côté voie. D'une main Henri effaça la buée qui recouvrait la vitre. A perte de vue se découvrait un paysage morne. L'horizon était masqué par la brume.

Il consulta sa montre.

- Bon, il est temps d'aller au wagon restaurant.

Le couloir dont le sol était recouvert par une interminable moquette rouge était quasi désert, mais au moins, là, on n'avait pas à enjamber des gens impossibles, vautrés n'importe où au milieu de papiers gras et des cannettes de bière vides. Il n'y avait pas toutes sortes de débris jonchant le sol. Enfin il devina derrière une dernière porte vitrée une enfilade de tables recouvertes de nappes blanches immaculées. Cette vision le rassura, lui apporta le calme dont il avait besoin.

Au moment où il allait prendre place il aperçut un couple qui pénétrait dans le wagon et reconnut le blaser bleu marine d'Edouard Jean, dont la poche s'ornait de l'insigne tape-à-l'oeil du Yacht club de Cowes. A ses côtés il reconnut Marie Solange Vervet Potincourt. et pensa aussitôt :

- Edouard Jean est un raseur et Marie Solange n'a pas plus de conversation qu'un huitre mais pour cette fois, c'est mieux que rien.

L'homme d'affaire le salua et, désignant la carte, il en vanta le contenu.

- Henri, tu devrais goûter leur caviar, il est très acceptable.

Celle-ci était effectivement assez bien garnie. Le maître d'hôtel disposa devant eux assiettes de porcelaine et couverts en argent frappés aux armes de la compagnie et il prit leur commande. Henri retrouvait un peu ses repères. Sur la table une petite lampe donnait à leur dîner un petit caractère intime.

On ne peut pas dire que la conversation, au cours de ce dîner, lui ait laissé un souvenir impérissable. Edouard Jean parla du groupe, de la dernière réunion du conseil d'administration et de ses inquiétudes de voir se réduire la part prise par le nucléaire, un secteur de plus en plus en difficulté. Pour autant qu'Henri s'en souvenait, celui-ci avait investi la plupart de ses avoirs dans cette branche, mise à mal à cause des hésitations du gouvernement. Il n'arrêtait pas de brandir sa phrase passe-partout : « tout cela à cause des événements ». Mais on ne savait jamais à quels événements il se référait. Le monde d'Edouard Jean était ponctué d'événements fâcheux, qui perturbaient son univers de rentier fortuné.

Henri décida de se faire servir son dîner dans son compartiment. Ce n'est que le lendemain matin qu'il retrouva Marie Solange au petit déjeuner.

- Vous êtes ... seule ?
- Oui.
- Et Edouard-Jean ?
- Je ne l'ai pas vu. J'ai questionné un contrôleur qui m'a dit que son compartiment s'était libéré. Il a dit qu'il avait du descendre.
- Mais descendre où et quand !?
- Ah ça, je ne sais pas.

La conversation s'arrêta là. Henri savait par expérience qu'essayer de tirer quatre mots à Marie Solange relevait de l'exploit. Mais ce silence avait quelque chose d'oppressant. Il décida, comme il l'avait fait la veille, de demander à prendre son dîner dans son compartiment.

L'après midi il lut. Puis vint l'heure du dîner. Au moment où achevait celui-ci des coups furent frappés à la porte.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Contrôle, s'il vous plait.

Il manoeuvra le levier chromé et tira la porte coulissante, qui s'ouvrit avec aisance, sans bruit. L'homme avait une blouse verte et un calot de même couleur. Il tenait à la main une planchette sur laquelle étaient fixés des bordereaux. Il prit son billet, dans son portefeuille de cuir noir et le tendit à l'homme. Celui-ci le poinçonna, puis sembla effectuer des vérifications dans tout un tas de paperasses.

- Un problème ?

- Non, tout est en règle. Je vérifie, seulement.

Il planta son regard dans le sien.

- Vous descendez à la prochaine station.

- Comment cela, à la prochaine station ?

- A la prochaine station, monsieur. Regardez vous-même, c'est écrit là.

- Mais c'est quoi, cette station ? C'est où ? Il y a une correspondance ?

- Monsieur, je ne peux pas vous dire. Je ne fais que contrôler les billets. Le vôtre porte sur un trajet qui va jusqu'à la station soixante et onze, et il se trouve que c'est la prochaine. Je suis donc venu vous avertir d'avoir à vous préparer.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je peux supplémenter. Vous n'avez qu'à me vendre un billet, pour que je puisse prolonger mon voyage. Je peux payer avec une carte de crédit, mais j'ai de l'argent liquide, si nécessaire.

- Ah, je suis désolé, mais sur cette ligne-là on ne peut pas supplémenter.

- C'est insensé. On va me débarquer, comme ça, n'importe où !

- Je ne peux pas vous dire. Il est possible que là, vous puissiez prendre une correspondance. Je n'ai aucun renseignement à ce sujet.

- Et mes valises, que va-t-il advenir de mes bagages ?

- Ne vous inquiétez pas, tout suivra.

- Il y a évidemment le contenu, des affaires personnelles. Mais ce sont des valises Vuiton, auxquelles je tiens beaucoup.

- Elles seront manipulées avec le plus grand soin, soyez sans inquiétude.

Perplexe, il descendit son sac de cuir fauve et, tenant également à la main son attaché case noir, frappé à ses initiales, gagna le bout du wagon. L'homme en vert, après avoir contrôlé d'autres compartiments, disparaissait déjà derrière une porte coulissante.

Il boutonna son pardessus et releva son col.

- Quel temps dégueulasse. J'espère qu'il y aura une buvette où je pourrai prendre quelque chose de chaud, et surtout de buvable.

Le train ralentit progressivement. Puis il entendit le bruit des freins, jusqu' à l'immobilisation complète. Il ouvrit la porte. La brume nocturne était tombée. On voyait juste une lumière blafarde percer l'obscurité, un peu plus loin.

- Ca doit être là.

A une vingtaine de mètres il aperçut ses précieuses valises, que quelqu'un avait descendu, soigneusement rangées les unes à côté des autres. Cette vision focalisa toute son attention.

- J'espère que tout est là et qu'ils n'en ont par perdu en route.

Il les compta. Tout y était et il n'y avait aucune éraflure.

Pendant qu'il procédait à cette vérification, sans crier gare, le train s'ébranla et accéléra à une vitesse surprenante. En peu de temps il vit disparaître le wagon de queue, avec sa classique lanterne rouge, qui formait un halo dans le brouillard humide. Il se dirigea vers la lumière et fut extrêmement surpris de voir qu'elle ne signalait aucune station. Il n'y avait aucune pancarte indiquant le lieu, rien, seulement une guérite et un banc.

Au delà, on ne voyait rien, que des champs vides.

- Ils m'ont largué au milieu de nulle part. Ca n'est pas possible, cette histoire !

Il rassembla ses bagages dans l'abri et se mit à attendre. Ce qui était étrange, dans le train, c'était la tenue de cet employé. D'habitude ils étaient en bleu marine, portaient des casquettes, avec un liseré jaune orangé, et un insigne sur le revers. Ils avaient des chemises bleues et des cravates, frappées à l'emblème de la compagnie.

Mais ce type qui était venu contrôler son titre de transport était étrangement vêtu. Il portait une blouse verte, fixée par derrière par des lacets, et une sorte de calot de même couleur et de même tissu. Ceci étant, il avait ses bordereaux et la poinçonneuse, mais quand même, ça n'était pas la tenue habituelle.

Il décida d'attendre en pensant qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

- Quelqu'un va venir. Le confort du compartiments était bon, la table était tout à fait acceptable. Ma là, c'est le dérapage complet. Je demanderai des comptes à la compagnie. Ca, il vont m'entendre !

La nuit tombait. Il releva le col de son manteau et consulta sa montre.

- Neuf heures. Cela fait une heure que j'attends. Et si personne ne venait ?

Un petit chemin de terre semblait se terminer sur cet abri qui ne méritait pas le nom de station. Il n'y avait rien, pas de schéma ferroviaire à consulter. Pas même un téléphone. Il prit son attaché case, qui contenait les actions et l'argent liquide.

- Inutile de laisser ça derrière moi.

Quant au reste, on trouverait quelqu'un pour aller rechercher les valises.

Il marcha vingt minutes. Le chemin l'amena sur une route dépourvue de toute signalisation. Cela le laissa perplexe.

- De quel côté aller ? A droite ? A gauche ?

Il en était toujours à s'interroger sur la route à prendre quand il distingua la silhouette d'un personnage qui venait à sa rencontre.

- Monsieur, si vous plaît, je ...

Mais il ne put terminer sa phrase. Il se pinça. Non, il ne rêvait pas. C'était bien l'ancien président directeur général de leur groupe qui venait à sa rencontre. Mais, et cela était incompréhensible, celui-ci était décédé il y a deux ans.

- Eh bien, mon petit Henri, ne faites pas cette tête-là.
- Mais, monsieur
- Je sais, je sais, je suis décédé. Et alors ?

Il bafouilla

- Tout ceci mérite une explication.
- Bien sûr, Henri, bien sûr. Il y a que vous aussi vous êtes descendu.
- Descendu ? ...
- Eh bien oui, mort si vous préférez. Ca arrive à tout le monde. Il n'y a pas de quoi en faire un fromage.

Devant la mine incrédule et déconfite d'Henri il le convia vers le bord de la route, là où se dressait un poteau électrique.

- Posez votre main sur ce poteau.
- Poser, pourquoi faire ?
- Faites ce que je vous dit, vous comprendrez après !

Henri avança sa main en direction du poteau. C'était bizarre, à son contact il ne sentait rien.

- Allez-y carrément. Je sais que ça fait tout drôle la première fois.

La main d'Henri s'enfonça dans le bois. En fait elle le traversa complètement.

- Et voilà, vous avez compris. Tout est comme ça pour nous, maintenant. On voit les choses, mais on ne peut les saisir. Nous sommes dans l'univers du passe-muraille de Marcel Aymé. Le corollaire est qu'aucun mur ne nous arrête. Vous pourrez tout essayer, descendre dans les caves de la banque de France ou aller assister aux ébats de votre épouse avec votre meilleur ami. Ca vous amusera un moment. Eh puis, on se lasse assez vite de ce petit jeu-là.

La mâchoire d'Henri se décrocha.

- Mais, venez, ne restons pas là comme deux idiots. Allons faire quelques pas.
- Quelques pas, mais dans quelle direction ?
- Où vous voudrez, par là, ou par là. Ca n'a aucune importance. Tous les chemins se valent.

Il désigna la mallette :

- Vous pouvez laisser cela sur le bord de la route. Maintenant, ce que ceci contient ne vous sera plus d'aucune utilité.

Henri lui emboîta le pas comme un automate.

- Mais, si je suis décédé, si nous pouvons passer au travers des murs, pourquoi le sol présente-t-il une résistance sous nos pieds ?
- Là, mon petit Henri, vous m'en demandez trop. Le monde que nous percevons semble réagir face à notre présence en vertu de lois qui, je l'avoue, m'échappent totalement. Apparemment quelque chose d'horizontal représente un obstacle pour nous. Pas le reste. Tenez, regardez.

Il frappa le sol avec son pied.

- Et vous pouvez emprunter un escalier. Vous pouvez même vous mêler à un groupe de gens qui prennent un ascenseur.
- Mais, ces gens ?
- Ah, vous y voilà. Eh bien ces gens, s'ils sont encore vivants, ne vous verront tout simplement pas.
- Et
- Et vous pourrez passer au travers, comme vous passez à travers les murs. Ils parvinrent à une sorte de Bourg où régnait un peu d'animation. Mais, vue l'heure tardive les gens semblaient surtout pressés de rentrer chez eux. Ce qui frappait, surtout, c'était un silence sépulcral. Son compagnon anticipa sur ce qu'il s'apprêtait à faire.

- Inutile de leur parler. Ils ne vous entendront pas. Quant à nous, nous n'avons que le visuel.

Effectivement, Henri voyait des bouches s'ouvrir, mais nul son n'en sortait. Il décida de s'asseoir sur un banc. La journée avait été dure.

- On va rester comme ça longtemps ?
- Ca, je ne saurais vous le dire. Cela fait deux ans que je bats la semelle de l'ici-bas sans arriver à me décider.
- A vous décider à quoi ?
- Ca, vous le verrez bien assez tôt. Je vous laisse la surprise de le découvrir. Ici, nous ne pouvons simplement pas nous élever et, grâce au ciel, cette résistance de la surface terrestre nous empêche de descendre.
- Mais de descendre où ? Expliquez vous, bon sang !
- Descendre là-dessous. Là où se trouve le feu qui ne s'éteint jamais. Vous avez bien lu la Bible ? La Géhenne, ça ne vous rien ?

Le regard d'Henri se fixa vers le sol. Sous cette surface semblait se situer un monde souterrain, inquiétant. L'autre reprit.

- Ce feu qui ne s'éteint jamais, c'est tout bêtement le magma.
- C'est drôle, je n'ai jamais vu cela nulle part, décrit de cette façon.
- Pourtant cela nous crevait les yeux. C'est à croire que l'homme ne voit que ce qu'il veut bien voir.

Henri se remémora les bas reliefs égyptiens qu'il avait vu au British Museum, montrant la pesée de l'âme. La phraséologie devenait claire : monter, descendre, s'élever, s'abaisser. Crouler sous le poids de ses péchés, ou au contraire avoir l'âme légère. Tout prenait sens.

Il regarda vers le haut.

- Je sais à quoi vous pensez. Eh oui, là-haut c'est le paradis. Pour y accéder il faut perdre du poids. Mais, voyez-vous, vous et moi sommes des méchants ordinaires, à qui l'au-delà réserve un sort ordinaire, entre ciel et enfer. Condamnés à battre le pavé, à faire les cent pas.
- Que faites vous dans la journée ?
- Moi, rien de spécial. Je regarde les cours de la bourse, quand j'en ai l'occasion, par habitude. Quand j'étais vivant je ne savais guère faire quoi que ce soit d'autre.
- Où prenez-vous vos repas ? Qui s'occupe de vous ?

- Personne ! Quant au repas, vous n'y êtes pas. Vous passez au travers des murs. Eh bien, pour les fourchettes c'est pareil. Tout au plus pourrez-vous lire la carte du menu. Pour le poulet aux Morilles et la blanquette de veau il vous faudra aller puiser dans vos souvenirs, gustatifs et odoriférants.
- Mais ça n'est pas une vie, ça !
- Vous l'avez dit. Vous oubliez simplement que cette vie, nous l'avons quittée. Rien, je vous dis, il ne nous reste rien, sauf regarder comme des cons. Nous ne sommes plus que des voyeurs.
- Mais
- Je vois à quoi vous pensez. Mettez votre main dans votre entre-jambe. Que sentez-vous ? Il n'y a plus rien à la place. Vous n'avez pas non plus de trou du cul. Pourquoi faire ?
- Mais, cet état nous mène à quoi ?
- Nous sommes en transit, comme on dit ici. C'est à vous de décider si vous êtes prêt pour un nouveau tour de manège.
- Vous voulez parler de réincarnation ?
- Tout à fait. Mais moi, depuis deux ans, j'ai du mal à m'y résoudre. J'ai peur qu'en revenant à la vie on me fasse subir ce que j'ai fait aux autres.
- Que voulez-vous dire ?
- Henri, ne faites pas l'enfant. Toute notre vie nous avons trôné sur le dessus du panier. Les emmerdes, nous les laissons aux autres. Il y avait toujours quelqu'un pour nous cirer les chaussures ou porter nos valises. Comme moi vous avez investi dans le nucléaire. Pour nous, cette activité se résumait à des courbes, des beaux graphiques, des visites d'installations, et des retours sur investissement. Mais est-ce que vous vous imaginerez cinq minutes dans la peau de types qu'on envoie nettoyer les réacteurs nucléaires ?
- J'avoue que je n'avais jamais vu les choses sous cet angle.
- Soyez réaliste. Pour nous, il y a 95 chances sur cent que ça se continue de cette façon. Sur ce, je vous laisse. Je vais aller regarder Autant en emporte le vent. Ca passe dans une salle Art et essais. Vous venez ?
- Non, je l'ai déjà vu dix fois.
- Pour la réincarnation, si vous prenez la décision, allez dans la première maternité que vous trouverez sur votre chemin.
- Et là-bas, je ferai quoi ?

- On vous expliquera sur place. A plus ..

Ainsi commença pour Henri son séjour dans l'entre deux vies. Il en explora tous les contours. Pendant combien de temps ? Ca, je ne saurais le dire. Le temps qu'il faut pour faire le tour de tout cela. Assez de temps pour en avoir assez de voir les gens déjeuner et faire l'amour à votre place. Assez de temps pour ne rien sentir ou ressentir, n'avoir ni froid, ni chaud, ni faim, ni soif. Pas même l'envie de pisser.

Henri parcourut le monde. Partout, les vivants étaient indifférents à sa présence. Bien sûr, il pouvait parler avec d'autres décédés. Mais ceux-ci ressemblaient tous à ces vieilles personnes qui n'ont d'autre sujet de conversation que leurs petits maux. A moins qu'ils ne colportent des potins sans intérêt.

Il évita la champs de bataille car il n'avait jamais supporté la vue du sang. De même que la vue de la misère. Ca limitait pas mal le champ d'action. Avec le temps le spectacle de la vie que menaient les gens aisés lui parut suprêmement ennuyeux. Il n'avait jamais réalisé à quel point il avait couru vers des buts futiles et craint tout et tout le monde.

Dans la journée son regard se tournait vers l'azur. Se pourrait-il que ceux qui avaient « l'âme légère », en vertu de cette extension du principe d'Archimède à la métaphysique, gagnent un tel séjour. Pour y faire quoi ? Jouer de la harpe ? Mais à tout prendre cela avait l'air plus attirant de les séjours infernaux. Là, cela lui avait été conté par quelqu'un qui avait échappé de justesse au châtement.

L'Enfer, c'était à la fois plus simple et plus désespérant que ce qu'on trouvait décrit dans les tableaux médiévaux. Dans le magma, il n'y a rien. On ne voit rien. De temps en temps un autre damné vous frôle. Au pire, il s'accroche à vous. Dans ce monde de solitude absolue l'être humain devient la proie de ses propres délires. Il ne sent pas la brûlure du milieu environnant, mais ne peut s'empêcher de l'imaginer. Il s'invente des monstres, s' imagine pris dans des situations tragiques et sombre petit à petit dans la folie.

Quand sa décision fut prise, Henri se rendit à la maternité la plus proche et se dirigea vers la salle de travail. Là, une femme se débattait, au prise avec les tourments de l'enfantement. Mais, immédiatement, d'autres décédés l'interpellèrent.

- Eh, toi, tu fais la queue comme tout le monde. Moi, ça fait deux semaines que j'attends mon tour.

Quand vint celui-ci il fut interpellé sans ménagements par les autres.

- Alors, tu te décides ou tu passes ton tour ? Il y en a d'autres qui attendent.

On lui avait montré la marche à suivre. Sous sa chemise il y avait sa corde d'argent, qui ne lui servait plus à rien puisqu'il n'était plus connecté à un corps physique. Il suffisait de se brancher sur le corps du nouveau né. Plus précisément sous son hypothalamus, cela juste avant l'accouchement. Il paraît qu'il y avait une prise spéciale.

Il passa la main sous sa chemise, saisit l'extrémité de la corde et ja dirigea vers la tête de l'enfant à naître, batailla quelque temps, sans parvenir à opérer le branchement. Cela le surprit .

- En ben quoi ? On voit que tu es nouveau. Il y a un problème de connectique. Il faut que le gosse et toi soyez psi-compatibles. Et à voir ton regard idiot il est visible que ça n'est pas le cas.
- Et dans ce cas là, que fait-on ?
- Tu attends, mon bonhomme, que l'opportunité se présente. Moi j'en suis à mon vingt deuxième essai.

Henri ressortit de la maternité.

- Décidément, la mort ne nous apprend rien. Quand on décide d'en sortir on est aussi bête qu'avant. On n'est pas submergé par des connaissances transcendantes. On en sait pas plus sur l'univers, ses tenants et aboutissants que ce qu'on trouve dans n'importe quelle encyclopédie, avec toutes les conneries qu'elles contiennent, vraisemblablement. Il n'y a personne pour répondre aux questions. C'est comme la gare Saint Lazare aux heures de pointe. Les gens passent d'un train à un autre. Ici, c'est la correspondance. Il n'y a pas de gardien des clés. Il n'y a ni anges, ni vierges sensuelles et offertes, ni démons. Les démons, ils vivent dans notre tête et y prennent leur aise. Tout ce qu'on a gagné c'est de voir le monde tel qu'il est, c'est à dire pire encore que ce qu'on imaginait. Et à tout prendre, mieux valait un retour à la chair. Au moins, il y avait de l'imprévu et du ressenti. Quel que soit celui-ci c'est mieux que de ne rien ressentir du tout.

Il s'assit devant la maternité et se mit à guetter les ambulances, comme les autres.